Médiévales

Langues, Textes, Histoire

68 | printemps 2015

Langues d'Angleterre

Le déclin du multilinguisme dans *The Boke of Noblesse* et son Codicille de William Worcestre

The Decline of Multilingualism in The Boke of Noblesse and its Codicil by William Worcestre

Catherine Nall et Daniel Wakelin

Traducteur : Alban Gautier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/7536>

DOI : 10.4000/medievales.7536

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2015

Pagination : 73-91

ISBN : 978-2-84292-430-0

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Catherine Nall et Daniel Wakelin, « Le déclin du multilinguisme dans *The Boke of Noblesse* et son Codicille de William Worcestre », *Médiévales* [En ligne], 68 | printemps 2015, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7536> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.7536>

Tous droits réservés

Hanc turē. nembroth gigas conltryxit. Qui p̄ confusione līgua
rū migravit idē ad p̄sal. eoſq; ignē colere docuit.

Médiévales 68

Langues d'Angleterre

Printemps 2015
Semestriel

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE VINCENNES

Catherine Nall et Daniel Wakelin

Le déclin du multilinguisme dans *The Boke of Noblesse* et son Codicille de William Worcester

L'Angleterre du ^{xv}^e siècle était encore au moins trilingue, voire multilingue. La noblesse et la *gentry* lisaient toujours des livres en français ; l'Église, en dépit des attaques des défenseurs de l'anglais, continuait à faire usage de l'Écriture et de la liturgie en latin ; l'étude du grec devenait plus fréquente chez les savants latinistes ; des immigrants parlaient le gallois, l'irlandais, le flamand, le français et l'italien ; des Anglais se rendaient à l'étranger pour étudier, faire du commerce ou se battre. Dans de nombreux livres se côtoyaient encore les trois langues d'usage commun en Angleterre : le latin, l'anglais et le français, souvent réunis dans des mélanges multilingues. Mais dans la seconde moitié du ^{xv}^e siècle, les gens étaient-ils toujours prêts à faire usage de livres et de documents multilingues, avec plaisir et sans rechigner ?

Paradoxalement, c'est l'œuvre d'un auteur qui, de fait, pratiquait plusieurs langues, qui démontre que tel n'était pas le cas. William Worcester (1415-1483) avait étudié à Oxford dans les années 1430, puis avait commencé sa carrière comme secrétaire de Sir John Fastolf (1380-1459), un vétéran des guerres de France. En parallèle de son travail pour Fastolf, Worcester continua à se consacrer à l'étude : il traduisit le *De senectute* de Cicéron (avant 1472) et composa un traité politique, *The Boke of Noblesse* (avant 1475), accompagné d'un Codicille ou appendice réunissant des pièces justificatives. Ses carnets et ses *marginalia* témoignent de manière détaillée de ses intérêts intellectuels¹. Un détail révélateur nous est offert dans un carnet principalement écrit en latin, où il note que, le 10 septembre

1. Voir les listes existantes de K. B. McFARLANE, « William Worcester: A Preliminary Survey », dans ID., *England in the Fifteenth Century: Collected Essays*, éd. G. L. HARRISS, Londres, 1981, p. 199-224 ; D. WAKELIN, « William Worcester Writes a History of His Reading », *New Medieval Literatures*, 7 (2005), p. 53-71 (p. 71).

1480, il a prêté deux livres à un certain Thomas Yong de Shirehampton : un *libro magno Ethicorum* et un *libro vocato Le Myrrou de Dames*². Les titres sont donnés dans des langues différentes de celles des textes, et le français interrompt un carnet principalement en latin, ce qui suggère que les livres eux-mêmes étaient dans deux langues différentes : l'*Éthique* d'Aristote, peut-être dans la traduction latine de Guillaume de Moerbeke avec un commentaire qui en faisait un *libro magno*³, et une des œuvres de Christine de Pizan, une auteure alors très lue en Angleterre⁴. De toute évidence, Worcester et Yong étaient capables de lire de la philosophie en français et en latin. Ailleurs dans le même carnet, Worcester prend des notes en grec et en hébreu, et il signale des toponymes et des étymologies galloises et corniques, ce qui, à défaut d'une compétence, suggère un intérêt pour ces langues. Mais le français et le latin restaient les langues de la plupart des livres qu'il utilisait, pour des sujets tels que l'histoire, la théorie politique ou la philosophie morale.

William Worcester: une œuvre composite

À rebours de ce contexte de lecture multilingue, les propres œuvres de Worcester suggèrent une forme de mise à l'écart des langues, presque une mémoire refoulée, comme embarrassée d'en faire usage. Ce trait affleure curieusement dans une œuvre trilingue, *The Boke of Noblesse* et son Codicelle. *The Boke of Noblesse* survit dans une copie soignée réalisée par un scribe, mais il contient des révisions et des annotations de la main de Worcester, qui date l'achèvement de ces révisions du 15 juin 1475. Dans sa version finale, *The Boke of Noblesse* s'adresse à Édouard IV et l'invite à envahir la France : il s'agit de reconquérir les territoires qui lui appartiennent de droit, d'inspirer aux jeunes Anglais le goût de servir la communauté et les vertus guerrières, d'accroître la richesse et le bien commun de l'Angleterre. Worcester a augmenté *The Boke of Noblesse* d'un « codicelle » ou collection de documents : il s'agit aussi d'une copie soignée réalisée par un autre scribe, mais là encore Worcester a parcouru la copie, ajoutant aux documents des notes et des détails supplémentaires. Ces

2. WILLIAM WORCESTER (*sic*), *Itineraries*, éd. J. H. HARVEY, Oxford, 1969, p. 262-263.

3. Les manuscrits et les éditions imprimées de la traduction réalisée en Angleterre par Leonardo Bruni sont de petite taille, et il est peu probable qu'elles aient pu être décrites comme un *libro magno*. On doit cependant remarquer que Worcester a pris en note les traductions de Bruni dans le ms. London, British Library (désormais abrégé en : BL), Cotton Julius F.vii, f° 67v°-68r°. Fastolf possédait l'*Éthique* d'Aristote dans la traduction française de Nicole Oresme : R. BEADLE, « Sir John Fastolf's French Books », dans G. D. CAIE et D. REVENNEY éd., *Medieval Texts in Manuscript Context*, Londres, 2008, p. 96-112 (p. 104 et 107).

4. C. NALL, *Reading and War in Fifteenth-Century England*, Cambridge, 2012, p. 36 et 44 ; J. SUMMIT, *Lost Property : The Woman Writer and English Literary History, 1380-1589*, Chicago, 2000, p. 61-81.

documents concernent les guerres anglaises en France dans les années 1410, 1420 et 1430, et ils apportent des preuves complémentaires à l'appui du projet d'invasion de la France : l'image qui se dégage de ces documents est celle d'une guerre à la fois financièrement faisable et profitable. Ils offrent des conseils pratiques – par exemple sur le nombre de soldats nécessaires – et illustrent les triomphes anglais du début du siècle. Enfin, à un moment indéterminé entre 1483 et 1485, le fils de Worcester ajouta une préface en prose au Codicille, le dédiant au nouveau roi d'Angleterre, Richard III⁵.

The Boke of Noblesse est donc écrit en prose anglaise, avec quelques citations dans d'autres langues ; le Codicille est en anglais, en français et en latin, et bien que la plus grande partie du texte soit en latin, les documents latins incluent quelques mots en anglais et en français. Ainsi, si l'on considère le traité en prose et son Codicille comme une seule et même œuvre, il s'agit bien d'un texte trilingue. Pour quelles raisons Worcester a-t-il utilisé ces langues dans cette œuvre ? On pourrait dire à première vue qu'il ne considérait les langues que selon leurs emplois et leurs genres : composant un nouvel ouvrage en prose discursive anglaise, il avait affaire à des archives préservées dans les trois langues, parfois dans un mélange de celles-ci, telles qu'elles avaient été écrites un demi-siècle plus tôt. Cependant, l'usage que fait Worcester des différentes langues témoigne d'un certain malaise à l'égard de l'emploi du français et du latin, ainsi qu'à l'égard du mélange des langues. Préserver et transmettre ces langues serait donc un choix plus original qu'il n'y paraît ; à rebours, composer *The Boke of Noblesse* principalement dans une seule langue, l'anglais, semble de même, et par contraste, plus original.

Pour comprendre ce glissement, il convient d'abord de se pencher sur le Codicille. Il comprend des listes de soldats ayant combattu dans le camp anglais lors des guerres de France, des inventaires de l'équipement utilisé pendant ces guerres, des comptes de dépenses, des instructions ou *statutes* réglementant le comportement de l'armée, des conseils pour la conduite de la guerre, des offres de trêve à l'armée française destinées à illustrer la perfidie des Français. La majorité des listes et des comptes sont en latin : ces pages ont donc l'apparence de documents d'archive, dont la plupart étaient encore en latin. Mais le Codicille inclut aussi des archives en français, ce qui s'explique du fait qu'il s'agit d'archives du gouvernement anglais en Normandie, en particulier de paiements faits à des francophones. Henri V et le duc Jean de Bedford avaient promis aux habitants de la Normandie

5. Cette préface se fonde sur une préface antérieure, sans doute écrite par Worcester : K. B. McFARLANE, « William Worcester... », p. 213. A. F. SUTTON et L. VISSER-FUCHS s'interrogent sur le degré de proximité entre *The Boke of Noblesse* et son Codicille, mais continuent à les traiter comme des textes apparentés : « Richard III's Books: XII. William Worcester's *Boke of Noblesse* and his Collection of Documents on the War in Normandy », *The Ricardian*, 9 (1991), p. 154-165 (p. 156).

et du Maine que le système d'administration français, employant le français, serait maintenu : l'usage du français reflète cette continuité⁶. Enfin, les Anglais continuèrent à utiliser l'anglais pour régler leurs propres affaires : les derniers documents du Codicille – des instructions réglant le fonctionnement de la maison du duc de Bedford – sont en anglais⁷, langue communément utilisée dans les ordonnances destinées à informer les soldats du rang⁸. Ce Codicille multilingue témoigne bien de la variété des langues utilisées dans les documents de l'administration anglaise en France au xv^e siècle. Comme Anne Curry et d'autres l'ont remarqué, le choix des langues dans les documents militaires de la période « suit les tendances habituelles des bureaux qui les ont produits⁹ ». La langue est donc davantage liée à la pratique administrative qu'aux allégeances géopolitiques¹⁰. Ainsi, une pétition des habitants du Maine, demandant compensation auprès du gouvernement anglais après la perte du Maine en 1448, est en français¹¹. La langue est ici indépendante de l'allégeance politique, et cette divergence est rendue encore plus complexe du fait que les habitants du Maine dont les biens avaient été confisqués étaient des Anglais, qui avaient été encouragés à s'installer en France ou qui y avaient reçu des terres : la requête en français représente sans doute les intérêts d'individus d'origine anglaise. En outre, bien que dans le passé les suppliques auprès de la couronne anglaise aient été habituellement rédigées en français, elles avaient au contraire tendance à la fin des années 1440 à être écrites en anglais¹² : cette pétition va contre cette tendance. Le choix des langues n'est donc pas aussi évident qu'on pourrait le croire.

6. C. T. ALLMAND, *Lancastrian Normandy, 1415-1450: The History of a Medieval Occupation*, Oxford, 1983.

7. Codicille, f° 38r°-50r°, p. 575-597. Sauf mention contraire, toutes les références aux folios du Codicille se rapportent au ms. London, Lambeth Palace Library, 506 ; les références de pages se rapportent aux passages choisis imprimés par J. STEVENSON éd., *Letters and Papers Illustrative of the Wars of the English in France during the Reign of Henry the Sixth*, 2 vol., Londres, 1861-1864 (« Rolls Series », vol. 22).

8. A. CURRY *et al.*, « Languages in the Military Profession in later Medieval England », dans R. INGHAM éd., *The Anglo-Norman Language and its Contexts*, York, 2010, p. 74-93 (p. 84-85).

9. *Ibid.*, p. 79.

10. Toutefois, un document émanant de la couronne française est bien entendu en français : Codicille, f° 51r°-55r°, édité à partir d'un autre manuscrit par C. T. ALLMAND, « Documents Relating to the Anglo-French Negotiations of 1439 », *Camden Miscellany* 24, 4th series, 9 (1972), p. 79-149 (p. 135-139).

11. Codicille, f° 55r°-56v°, p. 599-602. Sur la compensation, voir C. T. ALLMAND, « La Normandie devant l'opinion anglaise à la fin de la guerre de Cent Ans », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 128 (1970), p. 345-368.

12. G. DODD, « The Rise of English, the Decline of French : Supplications to the English Crown, ca 1420-1450 », *Speculum*, 86 (2011), p. 117-150 (p. 118 et 124). G. Dodd signale (p. 132-133) que même les hommes effectuant un service militaire adressaient souvent leurs suppliques à la Couronne en français dans les années 1410.

Mais les gens choisissaient-ils leur langue ? Et Worcester, face à ces documents copiés *a posteriori*, avait-il leur langue à l'esprit ? On a pu parler de déplacements linguistiques inconscients à l'intérieur de documents, comme chez les clercs du sceau privé (*Privy Seal*) au début du xv^e siècle¹³. Mais le fait même de la juxtaposition des langues dans le Codicille suggère que Worcester a pu reconnaître leur variété de façon plus consciente que les fabricants originels de documents individuels. La juxtaposition met en lumière le fait que les gens n'utilisaient pas une langue de manière simple, automatique et exclusive. En outre, même à l'intérieur de documents isolés unilingues, le *code-switching* occasionnel en direction d'autres langues rend plus ouverte la question du choix d'une langue principale. Ce *code-switching* est fréquent dans des archives en latin, qui incorporent souvent des mots et des constructions venues de l'anglais et du français¹⁴. Pour citer David Trotter, le *code-switching* était « une manifestation parfaitement normale de la mixité linguistique¹⁵ ». Mais de tels déplacements se faisaient-ils avec facilité à la fin du xv^e siècle ? Et, au-delà de la connaissance de plusieurs langues, ne révèlent-ils pas aussi un certain malaise face à cette multiplicité ?

Langues documentaires dans le Codicille

La première section du Codicille prend la forme d'une liste en latin des soldats ayant combattu en France pour l'Angleterre¹⁶ : elle pose de manière particulièrement évidente les questions qui peuvent se poser au sujet de la plupart des documents du Codicille. Il est difficile de déterminer si cette liste a été copiée mot pour mot à partir de documents authentiques : nous n'avons pas réussi à identifier une source unique pour cette liste¹⁷. On trouve des noms de soldats dans plusieurs autres documents de la guerre de Cent Ans, en particulier dans les *muster rolls*¹⁸ ; quelques noms

13. ID., « Trilingualism in the Medieval English Bureaucracy : The Use – and Disuse – of Languages in the Fifteenth-Century Privy Seal Office », *Journal of British Studies*, 51 (2012), p. 253-283 (p. 276-277).

14. L. WRIGHT, *Sources of London English : Medieval Thames Vocabulary*, Oxford, 1996, p. 3 *et passim*.

15. D. TROTTER, « “Stuffed Latin” : Vernacular Evidence in Latin Documents », dans J. WOGAN-BROWNE *et al.* éd., *Language and Culture in Medieval Britain : The French of England ca 1100-ca 1500*, York, 2009, p. 153-163 (p. 153).

16. Codicille, f^o 8r^o-11r^o, non imprimé par Stevenson.

17. Il en existe des copies et des résumés dans des ms. des xvi^e et xvii^e s., par ex. London, BL, ms. Cotton Nero C.x, f^o 94r^o-97r^o, et London, Society of Antiquaries, ms. 41.

18. Les documents de ce type sont particulièrement conservés sous la cote E101 aux Archives nationales du Royaume-Uni ; ces documents sont les principales sources du programme de recherche « The Soldier in Later Medieval England » (<http://www.medievalsoldier.org>).

apparaissent aussi dans les carnets de Worcester, par exemple dans certains textes décrits comme venant «per relacionem Thome Fastolf¹⁹». Mais il semble qu'aucun document n'ait survécu qui porte exactement les mêmes noms et dans le même ordre que dans la liste de Worcester. Il convient en outre de remarquer que Worcester a compilé cette liste comme un récit historique, c'est-à-dire avec l'avantage du recul, ce qui apparaît clairement lorsque le scribe lui donne le titre suivant: «Nomina Principum Ducum Comitum Baronum. Banerettorum. et Militum Baculariorum ac aliorum nobilium virorum de hospicio et retinencia in feodo vadijs at pensionibus sub prepotentissimo Principe Iohanne Regente Regni. Francie xiiij Annis continuis. » Cette liste n'est donc pas un document de la pratique augmenté au fil des ans, mais un résumé rétrospectif des personnes engagées au cours des treize années de conflit.

Néanmoins, la liste imite le style des documents, navigant entre les langues de plusieurs manières, et les conventions auxquelles répond le *code-switching* y sont souvent apparentes²⁰. La liste traduit les prénoms des individus en latin – l'anglais *John* devient *Johannes*, etc. – mais elle ne traduit ni les surnoms anglais ni la plupart des toponymes français. Cette pratique est typique des noms propres en général et des sources d'archive. Elle a toutefois l'effet fortuit de révéler la nationalité de la plupart des chevaliers ayant combattu en France en tant qu'Anglais²¹. Cette révélation serait-elle intentionnelle? Après tout, on trouve une mention de nationalité après quelques rares noms en langues étrangères, pour des soldats aragonais ou gallois ayant combattu dans l'armée anglaise: «Francistris le Arrogonoyis dictus Syrene de Arrogonia natus Capitaneus nominatissimus de MountTargis. et aliorum nobilium castellorum ordinis Militaris sancti Georgij», «Ricardus Gethyn Miles Northwallie», «Dauid Howelle de Wallia^{Capitaneus}», «Willelmus Wolffe de Wallia Miles²²». D'autres documents anglais ne mentionnent pas la nationalité galloise, les Gallois étant considérés comme des sujets de la couronne anglaise²³. Pourquoi alors l'origine géographique de ces hommes est-elle ici donnée après leur nom?

19. WORCESTER, *Itineraries*, p. 352; voir aussi p. 48-49, 338-339, 352-355, 358-361. Pour ses listes des soldats d'autres guerres, voir p. 202-207 et 338-341.

20. Sur les principes généraux, voir par exemple H. SCHENDL, «Syntactic Constraints on Code-switching in Medieval Texts», dans I. TAAVITSAINEN *et al.* éd., *Placing Middle English in Context*, Berlin, 2000, p. 67-86 (p. 69).

21. Sur l'origine géographique des soldats servant en France, voir A. R. BELL, A. CURRY, A. KING et D. SIMPKIN, *The Soldier in Later Medieval England*, Oxford, 2013, p. 216-259.

22. Codicille, f° 9v°, 10r°, 10v°, non imprimé par Stevenson. Le soldat aragonais est François de Surienne, né en Aragon, parlant français mais combattant pour les Anglais (A. R. BELL *et al.*, *The Soldier...*, p. 249). Il y a aussi une mention de nationalité pour «Gadyner Shorthose Anglicus Miles» (Codicille, f° 11r°, non imprimé par Stevenson), dernier maire anglais de Bordeaux.

23. A. R. BELL *et al.*, *The Soldier...*, p. 241.

Le *code-switching* a-t-il besoin, dans le cas des noms, d'indicateurs pour faciliter la compréhension ? « Gethyn », par exemple, peut sembler difficile à des oreilles anglaises. Ou bien le fait de mentionner la présence d'étrangers a-t-il un intérêt militaire que la traduction de leur nom aurait pu dissimuler ? Il était sans doute sage, dans une armée en guerre, de prendre note de l'identité ethnique afin de clarifier la loyauté des individus. Un document fait la liste de ceux qui furent récompensés par des terres pour leur service à la bataille de Verneuil, mais seulement les « Gentes Anglice nacionis²⁴ » (« les gens de la nation anglaise »). Dans ce cas précis, la référence à la nationalité participe de la finalité politique plus large du Codicille, qui insiste sur le fait qu'un grand nombre d'Anglais se sont investis dans les guerres du début du siècle.

À côté des surnoms anglais, gallois et autres, les listes latines de soldats donnent les noms français des lieux où ils ont combattu. Comme aujourd'hui en anglais, la plupart des toponymes ne sont pas traduits s'ils sont plus petits qu'un pays : par exemple, un soldat est « de Wallia », mais un autre vient de « Northwallie » (comme cité ci-dessus), et la plupart des villes françaises sont nommées en français au milieu du latin²⁵. Mais certains signes montrent que les toponymes français ont été copiés par un scribe plus familier de l'anglais, car certains présentent des graphies qui laissent entendre que celui qui les a copiées ne maniait pas très bien le français. Le scribe des listes latines écrit « Saynlow » et « Harreflew », utilisant le graphème <w>, plus typique de l'anglais²⁶. Il mentionne aussi le toponyme « New Chastelle », sans doute Neufchâtel-en-Bray : la graphie « New » suggère que, même si le document est en latin, et bien que les toponymes aient été préservés en français, ils ont été soumis à une graphie anglaise²⁷. À moins d'identifier les sources documentaires à partir desquelles Worcester et son scribe ont compilé et copié ces listes, il restera toujours impossible d'établir avec certitude si ces graphies sont dues aux créateurs des documents sources (peut-être des anglophones tentant de transcrire des noms français entendus), à Worcester lui-même ou à son scribe. Or de telles modifications n'étaient pas inévitables en milieu anglais, car il y avait des scribes français actifs au xv^e siècle en Angleterre, en particulier dans le milieu de Worcester,

24. Codicille, f° 22r°, p. 550. On trouvera une discussion sur les dons de terre après la bataille de Verneuil dans M. K. JONES, « The Battle of Verneuil (17 August 1424): Towards a History of Courage », *War in History*, 9 (2002), p. 375-411 (p. 408-409).

25. À l'époque comme aujourd'hui, des exceptions peuvent apparaître quand le lieu est connu : Rouen apparaît comme « Roone » et comme « Ciuitatis Rothomagensis » : Codicille, f° 11v°, p. 531.

26. *Ibid.*, f° 19r°, p. 544-545.

27. *Ibid.*, f° 19r°, p. 544.

comme Ricardus Franciscus et Luket Nantron²⁸. En dépit du multilinguisme du monde décrit par ces documents, et en dépit de la nature macaronique de ces documents, ces graphies offrent ainsi quelques petits indices qui permettent de penser que ce scribe était plus habitué à l'anglais.

Une certaine incertitude apparaît aussi, de manière paradoxale, dans des cas d'irruption du français dans les documents latins. Des mots français y sont employés comme en passant: «*pro lez Ordinances de guerre et artillerie pro deffencione patrie*», «*Le Resseuio^{Receptor} generalis de Normandie*», «*Le Countroller de la Recept*», et «*Le maistre dez ordenaunces*²⁹». Un tel *code-switching* correspond précisément à ce à quoi l'on pourrait s'attendre dans des documents authentiques écrits dans le contexte d'administration des territoires anglais de France: à la fois la continuation de pratiques archivistiques anglaises et un écho de la langue quotidienne dans ces territoires. Le passage au français apparaît aussi dans divers termes se rapportant aux impôts, comme dans «*lez boistes dez monetarijs*», «*de proficuis de la Gabelle*», ou encore «*de Emolumentis et proficuis Imposicionum et lez quartermes^{mes} prouenientibus de quarta parte in valore Vinorum et beueragiorum*³⁰». Comme les impôts sont une coutume locale, il est raisonnable de penser que les administrateurs anglais ont utilisé ces termes français pour les désigner. Cette pratique est aussi observée dans les rôles normands, où des documents concernant les poids, mesures et autres affaires locales sont consignés en français, même si les rôles sont principalement en latin³¹. Le *code-switching* semble ici refléter la langue utilisée par les Anglais au quotidien en France.

La forme écrite pose cependant un problème. Quand le scribe a noté un impôt appelé (sans doute en français) «*quartermes^{mes}*», il s'est trompé et William Worcester, annotant le Codicille, a dû le corriger en effaçant trois lettres et en fournissant la forme correcte entre les lignes. Ainsi, même si la langue française était apparemment parlée par les Anglais en France dans les années 1420 et 1430, le scribe qui a copié des mots de cette langue dans les années 1470 ne la maniait pas très aisément. De fait, le terme est glosé plus loin en latin («*lez Quarterimes idest valor quarte partis beueragij*») et, quand le fils de Worcester a plus tard ajouté une préface en anglais, il

28. C. NALL, «Ricardus Franciscus Writes for William Worcester», *Journal of the Early Book Society*, 11 (2008), p. 207-216; M. W. DRIVER, «French Manuscripts for English Patrons», dans J. WOGAN-BROWNE *et al.* éd., *Language and Culture...*, p. 420-443; D. THORPE, «Documents and Books: A Case Study of Luket Nantron and Geoffrey Spirleng as Fifteenth-Century Administrators and Textwriters», *Journal of the Early Book Society*, 14 (2011), p. 195-216.

29. Codicille, f° 25r°, p. 558; f° 19v°, p. 545.

30. *Ibid.*, f° 13r°-v°, p. 53-34.

31. A. CURRY *et al.*, «Languages...», p. 83.

l'a à nouveau glosé («Quarterismes comyng of Beuerages»)³². De toute évidence, ce terme administratif français n'était guère familier.

D'autres éléments vont dans le même sens. Il est vrai qu'il arrive une ou deux fois que le français soit utilisé pour gloser des noms latins d'offices ou d'impôts³³, mais, à d'autres occasions de *code-switching*, le passage au français ne semble pas représenter le passage d'une langue plus difficile à une langue plus facile : il ne s'agit donc pas toujours d'un passage facile à opérer. Le texte en effet ne passe pas au français comme sans y penser : au contraire, ces passages apparaissent malaisés, leur formulation se faisant alors métalinguistique, décrivant la langue de manière réflexive, presque avec embarras. Quand il mentionne des mots français, le Codicille signale souvent au lecteur que la chose mentionnée est «appelée» («vocate») ou «dite en français» («gallice dictus»). Cela expliquerait, par exemple, pourquoi sept noms d'équipements militaires sont nommés en français, habituellement sans mot latin («quatuor poullies gallice»), ou bien seulement avec le mot latin assez général *instrumenta*, alors glosé plus précisément en français («quinque Instrumenta dicta Crannequinis. gallice»)³⁴. On trouve ailleurs une référence à un titre financier appelé «receptum gallice dictum pro lez dreytz prouenientibus de officio Capitanerie»³⁵. Le fait que ces mots soient «dits en français» nécessite apparemment une clarification d'ordre métalinguistique.

Pourquoi cela ? Ce n'est sans doute pas tant un manque d'aisance en français qu'une certaine attention au *code-switching* en général ; cet embarras est même légèrement plus présent dans le cas de l'anglais. Il y a de fait très peu d'anglais, en dehors des surnoms, dans les documents latins du Codicille. Chaque utilisation de l'anglais est accompagnée d'un terme métalinguistique signifiant que le mot a été utilisé *anglice*, ou d'un participe signifiant «appelé» ou «nommé», comme dans le cas de l'expression «receptum nomine de domini Regentis de Officio Recepter pro le gheyt anglice le Wache ville de Cane»³⁶. Cette utilisation de l'anglais pourrait être due au fait que le terme français «le gheyt» (à savoir le guet) est trop obscur : le manque de familiarité du scribe avec ce mot français apparaît à travers ses graphies en <gh> et en <y>, peu courantes dans les graphies

32. Codicille, f° 20v°, p. 547 ; f° 4v°, p. 526. Sur l'histoire du mot, voir *Oxford English Dictionary*, «quatrième, n.», et *Middle English Dictionary* «quatrième (n.)».

33. Codicille, f° 15v°, p. 537 : «Custodi hospicij domus vocate Le Consurge de lostel» ; f° 20v°, p. 547 : «terre dominicales gallice dictus le Demaynes».

34. *Ibid.*, f° 34v°-36r°, p. 570-573. «Poullies» est cependant répété deux fois et «de Garros duplicis Impennatis» une fois sans mention explicite du fait que ces mots soient français (f° 34v°, p. 570-571).

35. *Ibid.*, f° 24r°, p. 554.

36. *Ibid.*

françaises³⁷. Pourtant, il semble que la traduction anglaise «Wache» nécessite elle-même une traduction quelques lignes plus loin, cette fois-ci en latin : «le Wache Idest vigiliarum³⁸». La glose suggère que certaines personnes utilisant le document auraient pu ne pas comprendre l'expression «le Wache» dans ce contexte latin.

Quelques mots sont au contraire identifiés comme étant écrits *anglice* parce qu'ils sont donnés comme traduction en anglais de mots déjà donnés en français, comme dans le cas de «Canoners *anglice* gonners³⁹». Le mot *canoner* était sans doute couramment utilisé pendant les guerres en France ; pourtant, il est ici donné avec une glose *anglice*. Le fait que l'anglais fonctionne comme glose apparaît aussi dans deux autres explications concernant le matériel militaire : «Instrumenta dicta molles^{Anglice} Whelys ad proiciendum plomers Colubrinatum», et «alie baliste [...] vulgariter dicti poulter⁴⁰». L'un de ces deux commentaires est même écrit par William Worcester dans ses révisions, dans la position interlinéaire habituelle pour une glose : «Anglice Whelys», c'est-à-dire «en anglais *wheels*» (roues). Ces documents ne recourent donc pas au *code-switching* parce que leurs auteurs n'ont aucun problème avec l'utilisation de langues différentes, mais au contraire parce que leurs auteurs ne se satisfont pas de l'usage d'une seule langue et ont besoin d'en utiliser une autre. David Trotter a remarqué que, s'il est difficile d'analyser le mélange des langues, c'est en partie en raison «du manque de véritables informations sur les perceptions contemporaines⁴¹» d'un tel mélange. Ces expressions précautionneuses, qui prennent la peine de marquer la présence du vernaculaire, sont-elles le signe que les gens percevaient un tel *code-switching* comme problématique, que cette pratique nécessitait de prudentes explications ? On a pu dire que le *code-switching* dans les documents n'était pas ressenti comme étrange parce que les gens ne trouvaient pas étrange de connaître plus d'une langue⁴². Pourtant, la manière dont le *code-switching* est entouré de précautions dans le Codicille suggère que les gens pensaient qu'il avait besoin d'être signalé, que ces gens soient les auteurs des documents dans les années 1420 à 1440 ou qu'ils soient les utilisateurs de copies de ces documents dans le Codicille plusieurs décennies plus tard : nous reviendrons plus loin sur cette distinction.

Ce léger embarras s'observe à travers les similarités de deux autres passages traduits dans le Codicille. On y trouve d'abord consignés des

37. *Ibid.*, f° 24v°, p. 556.

38. *Ibid.*, f° 24r°, p. 555.

39. *Ibid.*, f° 24v°, p. 556.

40. *Ibid.*, f° 33r°, p. 567-568 ; f° 34r°, p. 569.

41. D. TROTTER, «“Stuffed Latin”...», p. 155 : «we lack any real information about contemporary perceptions».

42. L. WRIGHT, *Sources of London English...*, p. 6-7, p. 3.

surnoms donnés par les soldats à leurs pièces d'artillerie en France, et ces noms sont précédés du mot *nuncupatum*, signifiant « connu sous le nom de » ou « nommé » : « vna Bombarda nuncupata Bedford », « vnum magnum volgare nuncupatum here Iohann », « vnum grossum volglare nuncupatum le graunt vigneroir », « quidam alius Canon nuncupatus Ser Pentyne⁴³ ». Cet embarras dans le choix des noms de choses semble comparable au *code-switching* depuis une langue ou un registre : on signale de manière réflexive que l'on est en train d'opérer un *code-switching*. Le Codicille a aussi pour habitude de convertir en livres sterling les levées financières en monnaie française : « *Summa omnium receptorum predictorum hoc Anno ascendit ad summam ~ C xxix. M^l. ij^c. xl. ffr. De quibus. iij. eorum^{francorum} reddunt in valore sterlingorum l vj. s. viij. d. Que faciunt in moneta regni Anglie que vocati sunt sterlingi circa .xxj. M^l v^c. vj. marcas sterlingorum monete Regni Anglie⁴⁴. » À l'occasion, le mot *francorum* a dû être ajouté entre les lignes, comme dans d'autres cas de conversion monétaire : « *Summa Clxxv M^l ffr. que faciunt in moneta Regni Anglie quilibet iij. ffr pro vj. s viij d sterlingorum⁴⁵. »* Le fait que de telles révisions ultérieures aient été nécessaires suggère que tous les lecteurs n'étaient pas en mesure de comprendre la monnaie française. De fait, le Codicille ne cesse d'expliquer que le mot *sterling* désigne la monnaie anglaise : « in moneta Regni Anglie vocata sterlingis⁴⁶ ». Au vu de la différence culturelle avec le royaume de France, le besoin de traduire la monnaie semble plus ou moins analogue avec la nécessité de signifier clairement ce qui est en français et ce qui est en anglais. Ainsi, quand les documents expliquent que *sterling* est la manière dont la monnaie anglaise est nommée (« vocata sterlingis »), il s'agit à la fois d'un transfert financier et d'une traduction linguistique. Les documents du Codicille ne recourent pas à un tel *code-switching* sans y penser : ils le font de manière consciente, presque embarrassée.*

Cela n'est pas surprenant. Après tout, ce qui est inhabituel, c'est que le Codicille de Worcester n'est pas une collection authentique de documents de la pratique : il s'agit au contraire d'une compilation de documents réalisée *a posteriori* afin de rapporter des événements passés. Celle-ci semble incorporer des détails provenant de documents transcrits, mais il est impossible de découvrir dans quelle mesure le scribe a modifié ces détails. Certaines des instructions pour la conduite de la guerre et les offres de trêve semblent avoir été copiées avec soin, comme le révèlent d'autres copies de

43. *Codicille*, f° 32r°, p. 566 ; f° 36r°, p. 573 ; f° 36v°, p. 574. Le latin *volglare* correspond au français *veuglaire*, un type de canon utilisé en France.

44. *Ibid.*, f° 13v°, p. 534.

45. *Ibid.*, f° 16v°, p. 540 ; f° 20r°, p. 546. Voir aussi (non cité) f° 20v°, p. 548. Au f° 16v°, « viij d » est ajouté à l'addition lors d'une seconde modification.

46. *Ibid.*, f° 31r°, omis par Stevenson p. 565.

ces textes⁴⁷. Les comptes peuvent aussi être décrits comme des échantillons de documents authentiques. Pour les listes en revanche, la distance entre le Codicille et ses sources apparaît plus grande. La préface du Codicille, écrite par le fils de Worcester en 1483 et 1485, prévient qu'un des documents n'est qu'un «abrygement» et que les autres sont «now compyled» à partir de plusieurs sources, «taken and wretyn oute of the writyng of many othir grete articles and auertisementis at the seide tyme devised⁴⁸». Au moment de présenter les listes de noms, il n'est pas spécifié qu'elles sont copiées ; il est seulement indiqué que les noms sont «made mencion of» : cette phrase est répétée dans la description de plupart des listes où apparaît le *code-switching*. Finalement, le Codicille est en grande partie de la main d'un seul scribe, dans un style plus tardif que la date donnée dans les documents. Ceux-ci ne sont pas non plus des objets matériels discrets comme le sont les rôles de compte, les pétitions et autres documents de ce type : ils sont copiés de manière continue en un fascicule formant une unité codicologique. Il ne s'agit donc pas de véritables documents, mais d'une mise par écrit historique de documents.

En raison de la distance temporelle, la situation linguistique peut avoir changé entre le moment de la composition et celui de la copie des documents ou de la compilation d'extraits de ces documents. La préface du Codicille, écrite par le fils de Worcester entre 1483 et 1485, prévient que «the case ys now gretly Chaunged from the fortune and chaunce of the worlde as was» quand les documents ont été compilés, de sorte qu'une partie de leur apport pourrait être «but of litle Effecte at this daye» ; certains des statuts de guerre «be at this tyme but of Easye wighte and the case chaunged⁴⁹». Le texte admet donc que ces documents sont déjà dépassés. Cette reproduction fidèle de documents passés peut s'étendre à leur utilisation des langues. Mais elle soulève aussi la possibilité que l'usage des langues dans les documents puisse être considérée comme obsolète, maintenant que le monde a «chaunged» à une telle distance intellectuelle, temporelle et géographique. Après tout, Worcester a choisi d'ajouter des explications en latin à ce qu'étaient ces documents, et son fils a choisi d'ajouter une préface explicative⁵⁰. Ainsi encadré, le Codicille offre non pas des documents authentiques, mais (pour ainsi dire) de longues citations

47. Par exemple, Codicille, f° 51r°-55r° contient le même texte, presque mot pour mot, qu'Oxford, Bodleian Library, ms Bodley 885, f° 88v°-91v°, une autre collection trilingue de la fin du xv^e s. (éd. C. T. ALLMAND, «Documents...», p. 135-239).

48. Codicille, f° 3v°, p. 524 ; f° 6r°, p. 528.

49. *Ibid.*, f° 5v°-6r°, p. 528.

50. Un point de comparaison pourrait être la fourniture par des clercs urbains de récits latins destinés à contextualiser des documents consignés en français : voir R. BRITNELL, «Uses of French Language in Medieval English Towns», dans J. WOGAN-BROWNE *et al.* éd., *Language and Culture...*, p. 81-89 (p. 86).

de documents ; le témoignage d'un multilinguisme passé dans la France anglaise, pas forcément d'un multilinguisme vivant.

Langues littéraires dans le traité en prose

Il peut sembler étrange de suggérer qu'un intellectuel du xv^e siècle puisse ressentir une certaine distance à l'égard de documents multilingues. De tels textes étaient partout présents et Worcester les a lui-même compilés. Mais celui-ci se détourne encore plus nettement du multilinguisme dans *The Boke of Noblesse*, le traité en prose que le Codicille accompagne. Worcester a écrit *The Boke of Noblesse* entièrement en anglais, ce qui fait encore plus ressortir le multilinguisme du Codicille. *The Boke of Noblesse* inclut des références à des individus et à des lieux en France, ce qui entraîne nécessairement des passages au français ; dans un cas il s'agit même d'un ajout postérieur entre les lignes : « ser Philip Duc^{le hardye} of Bourgoine⁵¹ ». Mais ce texte n'utilise pas le latin, c'est-à-dire la langue des documents et autres chroniques qu'il a consultées, sauf dans un cas où Worcester a révisé le texte en ajoutant entre les lignes le nom d'un autre soldat en partie en latin : « Matheu Gournay de comitatu Somerset ». Curieusement, on trouve la même note dans un de ses carnets ; la langue est peut-être ici le reflet de sa source⁵². Cette rare exception nous rappelle qu'un récit historique pouvait, à cette époque, être écrit en latin ; au contraire, *The Boke of Noblesse* a condensé en prose anglaise des chroniques françaises et des documents latins.

The Boke of Noblesse recourt aussi fortement à des sources philosophiques, politiques, historiques et littéraires en latin et en français – avant de dissimuler leur langue. Parce que nous avons conservé un grand nombre de carnets et d'annotations de Worcester, nous pouvons retracer sa consultation de ces sources ; en outre, il nomme souvent ces textes dans *The Boke of Noblesse*. Mais Worcester ne les cite généralement pas en latin ou en français, et dans certains cas, il ne mentionne pas non plus la langue de sa source, originelle ou traduite, produisant ainsi le monolinguisme de *The Boke of Noblesse*.

Les sources que Worcester cite dans la langue originelle sont toutes en latin, souvent classique ou pseudo-classique : elles énoncent pour la plupart des principes politiques de noblesse ou de bien commun. L'ouvrage s'ouvre sur une citation de la *Declamatio de vera nobilitate* de Buonaccorso da Montemagno, ouvrage de débat politique humaniste, dans « these terms

51. *Boke*, f^o 7r^o, p. 14. Sauf mention contraire, toutes les références aux folios *The Boke of Noblesse* (abrégé en *Boke*), se rapportent au ms. London, BL, Royal 18.B.xii ; les références de pages se rapportent à [WILLIAM WORCESTER], *The Boke of Noblesse*, éd. J. G. NICHOLS, Londres, 1860.

52. *Ibid.*, f^o 7v^o, p. 15 ; WILLIAM WORCESTER, *Itineraries*, p. 248-249.

foloweng», une expression qui laisse entendre que la formulation exacte importe⁵³. Plus loin, quand il en vient au sujet épineux de la définition de la *res publica* ou bien commun, l'auteur donne trois longues citations en latin, prises chez saint Augustin et Jean de Galles, mais qu'il attribue en dernier ressort à Cicéron⁵⁴. Ce souci de mettre en avant l'origine classique des citations est visible dans les lignes précédentes, où il fait la liste des œuvres de Cicéron qui traitent de la *res publica*⁵⁵. Pourquoi dans ce cas citer le latin et non pas le traduire ? Il s'agit peut-être de se prévaloir du prestige du latin classique et du savoir humaniste⁵⁶. Le latin lui permet aussi d'éviter d'avoir à (mal) traduire des passages difficiles, voire des idées politiques dangereuses propres au latin, comme l'est précisément l'idée de *res publica* : au moment même où il se livre au *code-switching*, il explique avec une certaine maladresse «the terme of Res publica whiche is in englysshe tong clepid a comyn profit⁵⁷». La seconde partie du traité consiste d'ailleurs pour l'essentiel en une tentative de traduire ce concept emprunté.

Mais les citations en latin sont rares et, à l'instar de cette dernière, brèves. En effet, toutes les autres sources classiques, mais aussi la Bible et les chroniques, sont citées non pas en latin mais dans des paraphrases très libres en prose anglaise. Worcester fait référence à des chapitres spécifiques ou à des sous-sections d'ouvrages, selon des modalités qui montrent qu'il les a lus, mais il se contente de paraphraser leurs idées ou leurs récits en anglais. Il fait cela pour Flavius Josèphe, Orose, Tite-Live, Ovide, plusieurs livres de l'Ancien Testament et une chronique⁵⁸. Peut-être était-il dans l'incapacité de les citer en latin pour la simple raison qu'il les avait lus dans des traductions françaises⁵⁹. Son ancien employeur possédait des traductions françaises des œuvres de Tite-Live et de Flavius Josèphe, de plusieurs chroniques et de la Bible ; les carnets de Worcester contiennent des extraits de notes prises en français dans Orose et dans Flavius Josèphe⁶⁰. Quand il prétend citer le *De senectute* de Cicéron, il suit en fait la traduction française de Laurent de Premierfait, même s'il le dissimule⁶¹. De même, il a

53. *Ibid.*, f° 1r°, p. 1.

54. *Ibid.*, f° 29r°-v°, p. 57-58.

55. *Ibid.*, f° 29r°, p. 57.

56. Argument avancé par D. WAKELIN, *Humanism, Reading and English Literature, 1430-1530*, Oxford, 2007, p. 93-125.

57. *Boke*, f° 34r°, p. 68.

58. *Ibid.*, f° 11v°, p. 23 ; f° 12v°, p. 26 ; f° 21v°, p. 42 ; f° 26v°, p. 51 ; f° 28v°, p. 56 ; f° 29v°, p. 58 ; f° 37r°, p. 76 ; f° 40v°-42r°, p. 83-85.

59. Il fait aussi usage de Boèce dans la traduction anglaise de Geoffrey Chaucer : voir D. WAKELIN, «William Worcester Reads Chaucer's *Boece*», *Journal of the Early Book Society*, 5 (2002), p. 182-185. Cependant, il cite une fois Boèce en latin (*Boke*, f° 2r°, p. 3).

60. R. BEADLE, «Sir John Fastolf's French Books», p. 102-106.

61. *Boke*, f° 29v°, p. 59, jusqu'au f° 32v°, p. 64, puis jusqu'au f° 35r°, p. 71 ; voir D. WAKELIN, *Humanism, Reading...*, p. 110.

rencontré une autre source classique, l'*Epitoma rei militaris* de Végèce, non pas dans l'original latin, ni même dans une traduction proche de l'original, mais dans le *Livre des fais d'armes et de chevalerie* de Christine de Pizan : il prétend néanmoins avoir emprunté quelques idées à «Vegecius in his booke of Cheualrie⁶²», expression dans laquelle la forme francisée du titre («Cheualrie») est le seul indice permettant de voir que sa connaissance de Végèce est dérivée de Christine⁶³. Bien qu'il se repose sur des intermédiaires français, Worcester ne l'admet pas ; au contraire, il laisse entendre qu'il a lu l'original latin. Les citations en anglais peuvent donc dissimuler une négligence du latin assez peu glorieuse au vu de sa tentative, ailleurs dans *The Boke of Noblesse*, d'imiter le savoir humaniste sur l'Antiquité. Dans le cas de Christine de Pizan, cela peut aussi refléter la confusion quant à l'identité même de l'auteur, comme cela apparaît dans plusieurs manuscrits de son *Livre des fais d'armes et de chevalerie*⁶⁴. Il identifie à tort Christine comme l'auteur de *L'Arbre des batailles* d'Honoré Bouvet : « Dame Cristen saiethe in the first booke of the Tree of Batailes⁶⁵. »

Mais, de manière plus générale, le fait de mettre en sourdine le recours à une source française ressemble fort à un silence gêné, lié au fait que Worcester écrit un traité qui attaque la France. Worcester minimise-t-il délibérément le recours à des ouvrages français en ne les citant pas dans leur langue originale ? Il ne semble pas qu'une telle pratique constitue chez lui un choix exclusif ou cohérent. Il nomme Christine, Honoré Bouvet⁶⁶ et Alain Chartier comme ses sources. Il admet une fois qu'il cite le conseil d'un Français au sujet de la guerre contre la France, quand il cite Alain Chartier et passe là aussi au français : «maister Aleyen Charcter idest de Auriga in hys boke of Quadrilogue secretaire to Charlys lebien Amee [...] provokyng the aduerse partye to werre Ayenst the seyde kyng Herry⁶⁷. » Mais ce n'est qu'ici qu'il souligne l'identité française de Chartier, même s'il traduit quand même son surnom en latin. Surtout, il ne cite jamais ces sources dans la langue originale. Bien qu'il survive des extraits des œuvres d'Alain Chartier en français dans une copie annotée par Worcester, dans *The Boke of Noblesse* il tourne en prose anglaise sa lecture en français de cet ouvrage⁶⁸. Même quand il fait référence à des chapitres particuliers du

62. *Ibid.*, f° 10v°, p. 21 ; f° 14r°, p. 29 ; f° 28r°, p. 55.

63. La préface de son fils au codicille (f° 2v°, p. 522) doit aussi ses connaissances à Végèce et à Frontin, en dépit du fait qu'elle donne le titre «Greke» du *Stratagematon* de Frontin, tiré du *Livre* de Christine de Pizan.

64. J. SUMMIT, *Lost Property*, p. 75-76.

65. *Boke*, f° 3v°, p. 6 ; f° 13r°, p. 27 ; f° 14v°, p. 30.

66. *Ibid.*, f° 3v°, p. 6.

67. *Ibid.*, addition marginale au f° 12v°, p. 25.

68. C. NALL, *Reading and War...*, p. 66 et 72 ; D. WAKELIN, *Humanism, Reading...*, p. 104-108.

Livre des fais d'armes de Christine («the saide Dame Cristin in the xiiij Chapter», «In Example the said Dame Cristen puttith»), comme s'il citait à partir d'une copie ouverte devant lui, il ne cite jamais le français⁶⁹. Ce traitement contraste avec celui qu'il réserve au latin, qu'il cite à l'occasion dans l'original, et à des moments clés de son argumentation ; au contraire, il absorbe le savoir français dans sa prose anglaise sans même l'admettre ou, quand il le fait, sans citer l'autre langue. Le multilinguisme de sa lecture est donc diminué dans l'œuvre dont il est l'auteur.

Ainsi, la création par Worcester de *The Boke of Noblesse* et de son Codicille présente une image confuse. Le Codicille naît d'une situation propre au début du xv^e siècle, quand on utilisait encore des documents dans un mélange de latin, de français et d'anglais, et *The Boke of Noblesse* lui-même naît dans une culture de la fin du xv^e siècle, dans laquelle les Anglais lisaient toujours des livres en latin et français, comme ceux d'Alain Chartier et de Christine de Pizan⁷⁰. Worcester est multilingue dans ses sources, dans sa compilation et dans son travail d'auteur. Cependant, son œuvre témoigne aussi de l'apparition, à la fin du xv^e siècle, d'une certaine distance avec ce multilinguisme du début du siècle, et singulièrement avec l'usage du français. Il y a littéralement une distance historique entre les documents cités et le moment de leur compilation dans le Codicille : entre-temps, l'Angleterre a perdu en 1453 la quasi-totalité de ses territoires en France. Cette nouvelle situation politique et militaire pourrait aussi expliquer pourquoi Worcester évite de citer ses sources françaises dans *The Boke of Noblesse* : il y avait peut-être un peu de capital politique à gagner dans le nationalisme linguistique. Avec de l'imagination, on pourrait même aller jusqu'à voir une analogie entre la manière dont il pousse le roi à rendre anglais le territoire français et la manière dont il annexe et anglicise les sources en français.

Plus globalement, le Codicille et le traité reflètent des tendances générales du multilinguisme au xv^e siècle. Des spécialistes de la culture documentaire ont depuis longtemps remarqué que ce siècle était marqué à la fois par le maintien de l'utilisation et par le déclin du français. Le français était toujours utilisé, mais moins fréquemment en dehors de quelques genres et situations bien précis. Même au temps de l'occupation anglaise de la France du Nord dans le second quart du xv^e siècle, l'usage du français avait

69. *Boke*, f° 15r°, p. 31 ; f° 15v°, p. 31 ; f° 28r°, p. 54.

70. Sur ce point, voir J. BOFFEY, «The Early Reception of Chartier's Works in England and Scotland», et C. NALL, «William Worcester Reads Alain Chartier: *Le Quadrilogue invectif* and its English Readers», dans E. CAYLEY et A. KINCH éd., *Chartier in Europe*, Cambridge, 2008, respectivement p. 105-116 (p. 106 et 112) et p. 135-147 (p. 136).

commencé à décliner en Angleterre⁷¹. Quels que soient les motifs, parfois vus comme nationalistes et parfois comme fruits du hasard, il est vrai que l'usage du français décline dans la culture documentaire anglaise⁷². Et après la perte des territoires français, il est fort possible qu'on ait aussi assisté à un déclin de la connaissance du français comme langue vivante dans l'usage quotidien⁷³. Allant à rebours d'une tendance à long terme, les documents multilingues du Codicille, qui se rapportent aux armées anglaises en France dans les années 1420, 1430 et 1440, ont pu être perçus comme des reliques du passé, même s'il s'agissait d'un passé que Worcester espérait voir se répéter.

Il n'empêche que la lecture de textes littéraires français restait une pratique de certaines classes sociales à la fin du xv^e siècle: peut-être la guerre avait-elle facilité la connaissance de la littérature française en offrant à des Anglais l'occasion d'acquérir des livres français, comme l'avait fait Fastolf. Cela signifie que le choix d'écrire *The Boke of Noblesse* uniquement en anglais ne s'imposait pas, même à une date aussi tardive que 1475. La majorité des livres conservés ayant appartenu à Édouard IV, destinataire supposé de *The Boke of Noblesse*, était en français, et d'autres lecteurs cultivés et courtois possédaient de nombreux livres dans cette langue⁷⁴. Certains ouvrages furent aussi composés en français dans les décennies suivantes pour des monarques anglais⁷⁵. En outre, le latin continua d'être utilisé dans la littérature politique de la fin du xv^e et du début du xvi^e siècle, comme en témoignent les œuvres de Roger de Waltham, de John Fortescue ou de Stephen Baron. Et pourtant beaucoup d'autres œuvres dédiées à ces questions étaient en anglais, peut-être parce que ces livres censés être adressés au roi prétendaient en réalité guider la communauté politique

71. W. M. ORMROD, «The Language of Complaint: Multilingualism and Petitioning in Later Medieval England», dans J. WOGAN-BROWNE *et al.* éd., *Language and Culture...*, p. 31-43 (p. 40); R. BRITNELL, «Uses of French», p. 81-87; A. CURRY *et al.*, «Languages...», p. 77. Voir aussi H. SCHENDL, «Code-Choice and Code-Switching in some Early Fifteenth-Century Letters», dans P. J. LUCAS et A. M. LUCAS éd., *Middle English from Tongue to Text*, Francfort, 2002, p. 247-262 (p. 247 et 252), sur la fréquence décroissante du *code-switching* dans la correspondance au fur et à mesure que l'on avance dans le xv^e siècle.

72. A. CURRY *et al.*, «Languages...», p. 83, insiste sur les motifs politiques; G. DODD, «Trilingualism...», p. 255, met en avant l'aisance dans la pratique.

73. A. CURRY *et al.*, «Languages...», p. 89-90.

74. J. BACKHOUSE, «Founders of the Royal Library: Edward IV and Henry VII as Collectors of Illuminated Manuscripts», dans D. WILLIAMS éd., *England in the Fifteenth Century: Proceedings of the 1986 Harlaxton Symposium*, Woodbridge, 1987, p. 23-41 (p. 39-40); C. MEALE, «Patrons, Buyers and Owners: Book Production and Social Status», dans J. GRIFFITHS et D. PEARSALL éd., *Book Production and Publishing in Britain 1375-1475*, Cambridge, 1989, p. 201-238 (p. 203-209).

75. On peut mentionner trois ouvrages de Bernard André pour des souverains Tudors: D. R. CARLSON, «The Writings of Bernard André (ca 1450-ca 1522)», *Renaissance Studies*, 12 (1998), p. 229-250 (p. 240, 241-242, 246).

au sens large, y compris des groupes sociaux parmi lesquels le français était sans doute moins connu. Si les élites politiques anglaises de la fin du xv^e siècle lisaient des livres en français, ils les lisaient aussi bien souvent – et les faisaient composer – en anglais. Des spécialistes ont depuis longtemps remarqué l'emploi croissant de l'anglais dans des textes savants dans l'Angleterre du xv^e siècle, en particulier par le biais de la traduction⁷⁶. Le choix de Worcester de composer *The Boke of Noblesse* en anglais s'inscrit donc dans un développement plus large concernant l'écriture politique en Angleterre.

Pour Douglas Gray, l'Angleterre du xv^e siècle est marquée par « l'érosion progressive de la société multilingue⁷⁷ ». L'œuvre de William Worcester semble bien illustrer ce processus, même si *The Boke of Noblesse* et son Codicille nous rappellent aussi qu'il n'avait rien d'inexorable. Le fait de reproduire des documents multilingues nous montre que Worcester ne cherchait pas à séparer politiquement l'Angleterre de ses anciens territoires continentaux et de leur culture francophone, et le fait même de reproduire leurs langues pourrait bien avoir été un élément essentiel de son projet. Ses sources nous rappellent que, sous l'écriture politique en anglais dans cette période et dans les décennies suivantes, il y avait un soubassement de lecture multilingue.

Traduit de l'anglais par Alban Gautier

76. Il n'existe pas d'étude globale des traductions anglaises du xv^e siècle depuis l'étude stylistique de S. K. WORKMAN, *Fifteenth Century Translation as an Influence on English Prose*, Princeton, 1940.

77. D. GRAY, *Later Medieval Literature*, Oxford, 2008, p. 124.

Catherine Nall – Royal Holloway, Université de Londres

Daniel Wakelin – Université d'Oxford

Le déclin du multilinguisme dans *The Boke of Noblesse* et son Codicille de William Worcester

Le traité politique en prose de William Worcester, *The Boke of Noblesse*, achevé en 1475, est accompagné d'un Codicille réunissant des informations et des documents historiques. Dans le Codicille, le *code-switching* entre le latin, le français et l'anglais reflète certes les langues documentaires et la pratique ordinaire, mais il suggère aussi un certain nombre de difficultés face à cette forme commune de multilinguisme au milieu du XV^e siècle. Quant au traité en prose, il met en évidence ses sources latines mais refuse de citer ses sources françaises dans la langue originale, révélant un certain malaise à l'égard du français comme langue productrice d'écriture dans l'Angleterre de la fin du XV^e siècle. Alors que le français et le latin étaient d'un usage courant dans l'administration des territoires anglais de France au cours la guerre de Cent Ans, et bien que des livres dans les deux langues aient continué à être lus par des anglophones tout au long du XV^e siècle (et même plus tard), l'œuvre de Worcester révèle des tensions sous-jacentes au cœur du multilinguisme, laissant présager la préférence croissante pour l'anglais comme langue d'écriture dans les années suivantes.

Angleterre – citation – *code-switching* – documents – graphie – guerre – humanisme – sources

The Decline of Multilingualism in *The Boke of Noblesse* and its Codicil by William Worcester

This essay considers William Worcester's prose political treatise *The Boke of Noblesse* and its accompanying codicil of historical information and documents. It argues that the codeswitching in the codicil between Latin, French and English on the one hand reflects documentary languages and their ordinary usage but on the other hand suggests that there were difficulties with this common kind of multilingualism by the mid-fifteenth century. Next, the essay argues that the prose treatise, which makes clear its Latin sources but refuses to cite its French sources in the original language, bears witness to unease about French as a language for active composition by the late fifteenth century. Although French and Latin were in active use for the administration of French territories during the Hundred Years War, and although books in these languages continued to be read by English-speaking people throughout the fifteenth century (as later), Worcester's work reveals underlying tensions in multilingualism, which foreshadow the growing preference for English as the language of writing in the years to come.

England – citation – codeswitching – documents – humanism – sources – spelling – war

Langues d'Angleterre,

coordonné par Alban Gautier et Jean-Pascal Pouzet

**5 Alban Gautier
et Jean-Pascal Pouzet**
Les langues de
l'Angleterre médiévale :
au-delà du bilinguisme

25 David Trotter
Peut-on parler de judéo-
anglo-normand ?
Textes anglo-normands
en écriture hébraïque

35 Christopher Lucken
Le beau français
d'Angleterre. Altérité
de l'anglo-normand et
invention du bon usage

57 Aude Mairey
John Gower ou
le multilinguisme
en action

**73 Catherine Nall
et Daniel Wakelin**
Le déclin du
multilinguisme dans
The Boke of Noblesse
et son Codicille
de William Worcester

Essais et recherches

93 Donatella Nebbiai
Les livres de Jean
Durand († 1416),
« physicien »
et astrologue

119 Lucie Laumonier
En prévision des vieux
jours : les personnes
âgées à Montpellier
à la fin du Moyen Âge

Points de vue

147 François Foronda
Procès politiques :
une manie française ?

161 Clément Lenoble
Monnaie, valeur
et citoyenneté chez
Olivi et Eiximenis.
« Moralisation
de l'économie » ou
« économie politique »
médiévale ?

181 Notes de lecture

205 Livres reçus

20 €
ISBN 978-2-84292-430-0
ISSN 0751-2708
Médiévales
www.puv-editions.fr